

LOUISIANAISE

Mais il est une Louisiane, une troisième, que nous aimons et que nous admirons encore plus que les précédentes, que celles d'hier et d'avant-hier, que la splendide Louisiane de la plantation, que la patriotique Louisiane des temps sombres ou le canon tonnait, tuait et faisait le deuil.

C'est celle d'après la guerre et d'aujourd'hui. Elle est bien moins éclatante, pourtant, bien moins brillante, d'une beauté qui rayonne moins; et ce n'est pas la reine et la souveraine des temps heureux et glorieux, des jours splendides et sans ombre, des fêtes où les fronts radieux se couronnent de fleurs embaumées. Le poète, un chanteur quel que peu flatter et menteur, est moins prodigue de rimes et de compliments pour elle. Il a perdu son enthousiasme d'autrefois. Est-ce que le poète n'est pas un peu trop et trop souvent l'adulateur et même l'adorateur de ce qui brille, et son amour s'adresse-t-il toujours à la beauté véritable?

Etant au nombre des élus ou des privilégiés de ce monde, quand vous avez pour vous la richesse qui est bonne, la fortune qui peut être glorieuse, le luxe qui n'est point égoïste, le loisir qui convient à l'esprit, l'oisiveté même qui peut inspirer le bien, avec l'envoiepoint paresse d'une domesticité qui vous entoure et vous évite toute peine, est-ce que votre beauté de reine ne peut pas aisément briller, s'épanouir en toute magnificence, parfumer comme la plus embaumée et la plus délicate des fleurs; et votre nonchalance elle-même, crêole, dit-on, indolente et charmante, harmonieuse dans la lenteur de ses mouvements et de son langage, n'est-elle pas une grâce de plus? Puis, dans ces conditions de richesse, de beauté et de charme, quand vous n'avez aucun souci dans l'esprit, aucune préoccupation troublant le sommeil, mais le bonheur de la maison, est-il bien difficile d'être bonne, bienveillante, souriante, aimable, agréable et charitable? Seriez-vous femme sans cela, ayant un cœur tendre et chrétien, et la bonté ne doit-elle pas toujours accompagner le bonheur?

Mais si la plantation louisianaise d'hier fut plus ou moins le cadre de cette poésie, poésies qui n'eurent que l'esclavage pour ombre, c'est pourtant dans d'autres conditions, conditions moins heureuses et moins brillantes, moins souriantes et moins faciles, même pénibles et cruelles, douloureuses souvent, que la nature s'affirme et va s'affirmer avec ses qualités et ses vertus, que le caractère et le cœur vont donner la mesure de leur élévation et que la femme montrera ce qu'elle vaut. L'adversité, cet inévitable auquel il faut toujours s'attendre, quelque haut placé que l'on soit, régit la femme aussi bien que l'homme, sinon mieux, et peut les grandir également.

Est-on jamais bien sûr que les heureux et les riches soient véritablement vertueux et bons? De quoi est souvent fait leur mérite? C'est que la riche et luxueuse plantation d'autrefois, voyez-vous, avec ses chants et ses fêtes, a disparu, est devenue pauvre ou presque pauvre. Sa résidence n'est plus un palais. L'habitation a été vendue, amoindrie et diminuée, et il ne vous en reste pas toujours un morceau, un débris ou la modeste ferme. Quand elle

est restée entière ou entière comme par le passé, superbe comme jadis, bien qu'avec une langue nouvelle et des mœurs différentes, c'est qu'elle a passé aux mains d'aristocrates fortunés. Mais la propriété louisianaise, dans ces trente dernières années de déplacements, de changements et de transformations, a eu des maîtres nouveaux, étrangers et généralement porteurs de noms anglo-américains. Le Louisianais d'hier, du reste, connu pour sa générosité, sa main ouverte, son peu de disposition pour le refus, comme aussi son amour pour les belles choses, fut communément prodigue, ne savait guère compter ou dédaigna de compter. Il avait les magnifiques qualités du gentilhomme qui donne libéralement et qui dépense de même.

Mais les Louisianais, devenus pauvres ou à peu près pauvres comme lui, devant renoncer et renouant un luxe et même parfois au bien-être, voyant l'épreuve venir avec ses jours douloureux et ses heures cruelles, ne sentaient-ils pas la force et le courage d'une faible femme à qui le travail est inconnu, sauf celui des mains blanches et aristocratiques, et elle pleurer, se lamenter, se désespérer comme une femme sans foi, et sans vaillance, que rien ne peut plus consoler, qui regrette amèrement ses bijoux et son passé, et qui ne voit plus pour elle et pour les siens, dans le malheur qui les frappe, qu'un avenir de pauvreté, de misère et de souffrance?

Ne comprendra-t-elle pas, au moment de l'adversité toujours brutale quand elle n'est pas injuste ou imméritée, la puissance et la vertu de l'épreuve, comme aussi la loi sainte, salutaire et vivante du travail? Car la loi du travail est sainte, et depuis longtemps, puisqu'elle est notre loi de rédemption et notre loi de vie.

IV

Mais non, cette femme n'a point pleuré tristement.

Elle a eu du cœur, du courage et de la fertilité. Elle a eu le sentiment complet du devoir et de l'honneur. Le malheur l'a frappée sans doute, mais non brisée, et l'humiliation l'atteindra à peine. L'épreuve, cette révélation des cœurs vaillants et des natures généreuses, va la relever dans un autre genre de beauté et de grandeur, dans une noblesse plus noble ou plus réelle. Après tout, pour être vraiment noble, noble du cœur et de l'esprit, noble par les sentiments et par leur élévation, faut-il absolument être riche, haut placé socialement et regarder les autres avec l'orgueil ou la vanité d'une position supérieure? Tout cela est souvent faux et factice. Un coup de vent peut renverser tout cela.

Mais vous savez bien que notre Louisianaise, celle de l'épreuve, de la plantation perdue ou réduite, de la ferme pour salut, du travail pour rédemption, a été brave et forte. La vie nouvelle ne l'a point épouvantée. L'improvisation a été prompte. Cette femme, peu ou point habituée au travail, que la domesticité servait avec tout naturellement faite nonchalante et indolente, de complicité avec le climat, s'est trouvée tout à coup laborieuse, courageuse, active, femme de ménage, ménagère et fermière. Elle a su travailler sans se plaindre. Elle qui savait broder, se bercer et faire de la musique, comment a-t-elle appris à faire la cuisine, à fourbir, à blanchir, à repasser, à coudre, à traiter les vaches, à élever des poules, à faire tous les petits travaux de la basse-cour et de la ferme? Ce sont la petite tra-

vau sans doute, mais multiples, et si la fermière ne lève au chant du coq, avant le soleil, vous n'ignorez pas qu'elle ne se repose guère dans la journée et qu'elle ne se couche que lorsque les enfants dorment après le nettoyage de chaque soir. Car telle est la vie de la fermière.

Tout cela, sans doute, n'est plus la vie d'autrefois, avec la poésie d'autant, — poésie de fleurs, de roses, de chants, de fêtes et d'amours — mais cela vaut peut-être mieux comme santé, comme virtuosité et comme devoir. La femme, dans de telles conditions de fermière ou de ménagère, est-elle moins mère de famille, et si ses fils doivent ignorer toute sottise vanité, n'est-ce pas parce que la mère elle-même ne connaît plus ce mot?

Croyons aussi que la Louisianaise des villes, frappée elle aussi par l'inévitable révolution sociale, n'a pas été moins vaillante et moins brave que la Louisianaise des campagnes. A la Nouvelle-Orléans, par exemple, le soir et la nuit, quand vous passez dans les rues pauvres et non malpropres, devant de très modestes maisons, que de centaines de voix n'entendez-vous pas, monotones et stridentes peut-être, mais qui étaient des machines à coudre! On les entend encore. L'aristocratique Canal des gros marchands fait fortune avec ces misères et ces souffrances.

Et d'autres Louisianaises encore, bien douées, instruites, savantes, ornement intellectuel d'une civilisation véritable ou le mercantilisme de la tenue des livres n-dédaigne pas trop l'Académie des lettres, sont devenues institutrices, maîtresses d'école et professeurs, profession plus honorable qu'honorée ou rétribuée. N'est-ce pas étrange que l'on considère un peu comme domestiques celui et celle qui enseignent, et si ces deux domestiques, souvent moins appréciés et moins payés qu'un cuisinier ou une cuisinière, réussissent à gagner péniblement leur vie, ne doivent-ils pas s'estimer heureux et joyeux? La vente du lard paie mieux, comme on dit en anglais, même aux pays où le lard est religieusement défendu. Il est avec le lard des accommodements.

Mais en vérité, et pour conclure, c'est la troisième de ces Louisianaises que nous admirons la plus et que nous aimons le mieux. Si vous la louez en toute justice et sans basse flatterie, vous ne mentez point. Elle le mérite. Elle s'est montrée et se montre courageuse, laborieuse, industrieuse, vertueuse, vaillante et fière. Elle a plus d'orgueil, ayant moins de vanité. Les chrétiens vous diront qu'elle est préteuse. Tout le monde peut vous dire qu'elle est bonne et qu'elle n'a rien perdu dans la transformation de sa beauté. La distinction native lui reste, avec une accentuation de volonté et de fermeté qui manquaient aux autres. Et quand l'épreuve sera tout à fait passée, quand le bien-être sera revenu sur la population diminuée et sur la ferme vaillamment travaillée, avec la famille constituée dans toutes les conditions du devoir, de l'honneur, et sans l'oisiveté de la richesse — ce qui sera bientôt le cas — vous verrez que cette femme, cette Louisianaise, Créole encore, est parfaitement belle. Notre ami Barde, s'il vivait, la chanterait avec toute l'admiration de ses vingt-cinq ans; et nous-même, si nous n'avions pas la parole tremblante des vieillards qui racontent, ne savent plus ce qu'ils disent et ont deux pieds dans la tombe, quelles magnifiques rimes nous rimerions pour elle! Et pourtant, pourtant, cette

Louisianaise aimée, cette Créole adorée, cette femme aux lèvres d'un si délicieux sourire et à la voix si harmonieuse, aura bientôt perdu l'une de ses grâces! Elle ne parlera bientôt plus français.

Pourtant, pourtant, si elle savait?

J. GENTIL.

L'HERBIER.

Les mains qu'on démolit en ont plus d'une.

C'était après dîner. Sous les lustres du salon, des propos se changeaient au milieu d'un joli bouquet de femmes entremêlées d'habits noirs, tandis que quelques joueurs déterminés maniaient des cartes ou des dominos.

La maîtresse de céans ayant demandé à chacun de nous une histoire d'amour, on entendit de gaies, de tristes, de chastes, de pimentées; on entendit d'anciennes avec un parfum de l'autre siècle, mais la plus simple et la plus touchante de toutes, fut certainement celle que nous conta Mlle Dourville, la femme du célèbre peintre.

« Je fus bien étonnée, ce matin-là, en recevant dans mon lit une dépêche des gens de mon oncle Rodolphe Vougeot qui, depuis trente ans, vivait comme un reclus en son château des Vignes, en Lorraine, inconcevable de la mort de sa femme.

Cette dépêche m'annonçait qu'étant à toute extrémité, il demandait à me voir avant de mourir.

Mon mari n'étant pas à Paris à ce moment-là, je lui télégraphiai la nouvelle et je partis toute seule, le matin même, pour le château des Vignes où j'arrivai vers les six heures du soir. Une domestique m'introduisit aussitôt dans la chambre à coucher de mon oncle. J'y entrai en tremblant de tout mon corps, avec cette appréhension pleine de terreurs qui vous saisit dans les lieux hautes de la mort, où tout prend un aspect sinistre, et je m'avançai vers son lit, un grand lit de milieu à colonnes torsées dont les draps blancs faisaient une tache claire dans le demi jour de la pièce.

Mes craintes se dissipèrent en apercevant une belle tête de vieillard me sourire et deux bras se tendre pour me recevoir. Pendant quelques minutes, ce furent des effusions tendres et tristes: Vous comprenez, nous revoilà après si longtemps dans une circonstance aussi pénible!

Ces préliminaires de notre entrevue fatiguèrent le malade, de sorte qu'il fut un instant avant de se rasseoir. J'en profitai pour m'asseoir et je saisis une de ses mains brûlantes de fièvre que je tins serrée dans la mienne.

Mes yeux, encore berrés par l'impression de la lumière du dehors, perceaient peu à peu le clair obscur qui semblait se clarifier dans la chambre; ils tombèrent sur un grand portrait à l'huile suspendu au mur en face du lit, entre les deux fenêtres: c'était le portrait de feu ma tante. Sa beauté m'avait frappée dans ma prime jeunesse, et je la retrouvais bien telle que j'avais connue, grande, un peu grasse, tout à fait à point, adorable avec ses deux bandeaux de cheveux noirs, son teint d'albâtre et ses grands yeux.

Les vers de Musset semblaient avoir été faits pour elle:

Jamais des yeux plus doux n'ont de ciel plus doux la profondeur et réfléchi l'azur.

Au-dessus du cadre, sur un petit secrétaire Boulle, reposait un violon qu'on était obligé de

donner à mon oncle, m'avait-on dit de mon arrivée, chaque fois qu'il avait une crise nerveuse, car c'était le seul moyen de le calmer.

A quelle maladie succombait-il? Ses gens n'en savaient rien, et le docteur lui-même restait impénétrable sur cette question. Mais je devina bientôt la nature de son mal. Sa forte nature avait résisté longtemps au chagrin que lui causait la mort de sa femme.

Sur le soir de sa vie, les chers souvenirs étaient revenus plus vivaces, pareils à ces parfums qui s'exhalent des plantes vers la fin du jour.

Soudain, il se mit à marmonner comme si je n'eusse pas été là, puis à une pression de sa main, il se tourna de mon côté et s'écria avec une tendresse ineffable: « Que je suis heureux de te revoir, ma chère Jeanne! »

Il devint alors expansif et eut un de ces brusques retours en arrière qu'on remarque chez presque tous les moribonds. « J'ai été un rêveur, un amant passionné de toutes les belles choses, me dit-il, mais j'ai aimé surtout la femme. J'en ai aimée, une seule. Comme je l'ai aimée, aimée!... Dieu! que je l'ai aimée! »

Etant riche et ayant la santé, j'aurais pu être un heureux de ce monde en vivant avec elle. Malheureusement, la mort me la prit toute jeune et je me suis cloîtré pendant trente ans dans l'air qu'elle a respiré.

Ah! il n'y a vraiment que l'amour qui vaille la peine de vivre. Sans l'amour, la vie est tellement terne, tellement terre-à-terre que mieux vaudrait ne pas vivre. Comme je suis plains, les malheureux qui n'ont pas connu l'amour!

Mon oncle se tint un instant, pour se reposer sans doute ou peut-être pour savourer et commenter en lui-même les paroles qu'il venait de prononcer, puis il poursuivit:

« Ma chère Jeanne, j'ai fait mon testament; je te lègue mon château, mes propriétés, tout ce que je possède, mais il y a une chose que je te recommande par-dessus tout, qui a pour moi plus de prix que tout les trésors de la terre pour un homme qui aurait l'amour de l'argent, c'est d'être marié. J'ai fait faire un coffret de pierre destiné à le recevoir après ma mort. Je demande que tu le mettes entre nos deux cercueils, dans le caveau. Tiens, ouvre le secrétaire et apporte-le moi, je veux le revoir en core une fois et le féliciter avec toi avant de mourir. »

Je pris dans le secrétaire un album de la dimension d'un in-octavo orné d'un fermoir en or ciselé et je le lui passai. Avant de l'ouvrir, il reprit: « Ma chère Jeanne, tu sais dans quelles circonstances je rencontrai Madeleine, mais c'est pour moi un plaisir de le rappeler. Tu m'accorderas bien cela. Tous les ans, j'accourais mon père à Pau, où il faisait une cure. Or, tantôt nous passions par Bordeaux, tantôt par Marseille. Un jour, nous nous arrêtâmes à Montrejeau, une petite ville du Midi, et nous descendîmes dans une belle hôtellerie, une vraie hôtellerie du temps des moutonnières.

Le soir de notre arrivée, comme nous attendions dans le salon attenant à la salle à manger, l'heure de la table d'hôte à côté de quelques voyageurs, une jeune fille, une merveille de chair, simplement, m'apparut soudain au bras d'une dame qui marchait péniblement. Cette

dame, qui avait tout à fait grand air, était la mère de celle qui devait être bientôt ta tante.

Je ne sais ce que je mangeai ce soir-là, à la table d'hôte, tant j'étais captivé par la grâce de la jeune fille. Elle avait alors vingt ans, moi, j'en avais trente.

Tu l'as vue en plein épanouissement de sa beauté. Elle était brune, ses cheveux étaient noirs, noirs comme la nuit, et sa chair éblouissante, éblouissante comme de la lumière pétrée, si on pouvait pétrir la lumière.

Tout le monde déserta la table de bonne heure et il ne resta que la jolie personne avec sa mère. Mon père, devant sans doute la cause de mon trouble, m'abandonna pour aller fumer un cigare au dehors.

A peine fut-il sorti, que la mère se trouva mal. En se levant pour sortir de la salle à manger, elle chancela sur ses jambes. Je me précipitai à son secours et j'eus le plaisir de l'aider avec son enfant à regagner sa chambre.

Ma chère Jeanne, je verrai jusqu'à mon dernier souffle le charme d'un sourire, le remerciement discret que m'adressa la jeune fille au moment où je me retirai.

Dès ce jour, tous mes instants furent hautes par le souvenir de cette belle déesse. Je la revis à Pau et je ne cherchai plus qu'un moyen de causer avec elle. Je décidai mon père à quitter l'hôtel où nous étions descendus pour celui où elle logeait. Le jour même sa mère me remercia, devant mon père, de l'avoir secourue, ce qui amena immédiatement entre les deux femmes et nous une entrée en rapport dont la cordialité ne fit que s'accroître.

Un matin, on projeta une petite partie de plaisir, en voiture, dans les environs de la ville. Cela fut très vite décidé et nous partîmes par un clair soleil du côté de Nay, en suivant les bords charmants de l'Adour.

A un arrêt de la voiture, nous descendîmes tous quatre, et la jeune fille et moi, nous nous éloignâmes d'eux sans qu'ils s'en aperçussent.

Ah! ma chère Jeanne, cette promenade est bien la plus belle que j'aie faite de ma vie. Ouvrez l'herbier et regardez à la première page.

J'ouvris l'herbier, et sur la première page, je vis quelques fleurs des prés fanées avec cette inscription au dessus, tracée d'une écriture fine de femme: « Mes premières fleurs. »

Mon oncle essaya une larve et poursuivit: « Ces fleurs sont celles que je lui remis ce jour-là. Elle les a conservées précieusement comme toutes celles que je lui ai données. »

Ah! ces premières fleurs, les ai-je baisées! Pour moi seul, elles ont conservé leur parfum; je les revois toujours fraîches, comme je revois, par la pensée, le gazon que nous avons foulé en nous tenant par la main.

De grosses larmes tombaient de ses yeux. Il prononça d'une voix entrecoupée de légers sanglots: « Si je pouvais la revoir en vie une minute! rien qu'une minute! Comme je l'ai aimée!... »

Un étranglement se produisit dans sa gorge. Avec effort, il articula encore: « Tourne, tourne les feuillettes. »

Je tournai lentement les feuillettes, dont chaque fleur rappelait une page de leur vie. Lorsque je fus au dernier folio, il poussa un profond soupir et, ayant repris haleine, il poursuivit: « Elle avait trente ans! Ce sont ses dernières fleurs. Moi, j'en avais quarante. Elle est morte subitement comme je voudrais mourir, au lieu de quitter la terre comme

elle. Donne-moi l'herbier, que je baise ses dernières fleurs! »

Je lui passai le livre et il porta ses lèvres sur les dernières fleurs qu'il arracha de ses larves. Puis il se recueillit dans un double profond.

Une tristesse inexprimable m'envahissait; je restais trouble, comme en extase, devant le spectacle de cette fidélité rare, devant ce homme à cheveux blancs, dont le cœur avait conservé sous l'envoiepoint maternelle la fraîcheur de ses vingt ans.

Peu à peu, il se remit à marmonner, les yeux pleins de fièvre fixés sur le portrait de sa femme, puis tout à coup, une force fatale lui revint, il s'assit sur son séant en me demandant son violon. Je m'empressai de le lui donner et aussitôt qu'il eut dans les mains, les cordes se mirent à vibrer.

Alors, j'entendis un morceau de musique étonnant, extraordinaire qu'il avait dû composer dans ses longs jours de désespoir, en pensant à celle qu'il avait si tendrement aimée, car il racontait toute la légende de l'herbier, depuis leurs premiers aveux jusqu'à leur cruelle séparation.

Deux jeunes gens se promenaient la main dans la main dans un paysage magnifique où des murmures d'eau, des bruissements de feuilles se mêlant à des phrases d'amour si vraies, si humaines que le violon semblait avoir capté les âmes de deux amantes et exhaler dans un dernier souffle tout ce qu'elles avaient renfermé de passion.

Il me sembla que le portrait de ma tante s'anima! Son visage éblouissant comme la lumière et ses cheveux noirs comme la nuit, prenaient une forme matérielle pareille à ces figures idéales que l'on entrevoit dans les rêves.

Les forces de mon oncle diminuaient bientôt et la légende de l'herbier se perça de trous, s'en alla par lambeaux, présageant la fin lamentable de leurs joies, de leur bonheur.

La musique me conduisit ainsi dans un endroit semé de tombes. Un trou sépulcral s'ouvrit devant moi. Je me mis à pleurer, à pleurer comme un enfant.

Soudain quelques notes plaintives, déchirantes, me firent tréssaillir d'épouvante. Je regardai mon oncle. Le violon lui tomba des mains, sa tête se releva sur l'oreiller, il était mort, — mort d'amour.

La grève de la Pennsylvanie

Philadelphie, Pennsylvanie, 22 septembre. — La tranquillité règne dans le pays des grévistes. La bagarre d'hier soir suivie de l'envoi d'environ trois mille hommes de la milice a mis efficacement fin aux troubles. La paix et le calme de dimanche règnent aujourd'hui dans toute la région de l'anthracite.

Combien de temps est-ce que choses dureront-elles? C'est la question qu'on se pose. La présence des soldats a indubitablement pour effet de calmer l'esprit turbulent de ces grévistes qui considèrent la violence comme un moyen d'arriver à leurs fins. En outre des troupes sur les lieux il y a des milliers d'hommes à Scranton, à Wilkes-Barre et à Philadelphie prêts à marcher au premier signal en cas de troubles.

Il y a des signes d'indécision dans les rangs des grévistes, principalement dans la région de Scranton, et on croit qu'à moins d'un règlement prochain les mineurs vont commencer à retourner au travail.

L'eau d'Abita étant légère est et se sent légère, elle est mais possible à la parfaite santé.

set des parterres fleuris, ils passeront l'un auprès de l'autre, pareils à des étrangers.

Mais la même pensée germait dans ces cerveaux surchauffés: — Je veux la voir avant qu'il la voie!

Et tous deux, par des chemins différents, paraissant s'éloigner l'un de l'autre, descendirent vers la rivière.

Un quart d'heure s'écoula. Hardiment, Gaston se dirigea, par un coude brusque, vers le parc de l'autre côté duquel était le château de Villefort.

Et quand il y fut, il sonna à la grille. Le concierge-jardier se présenta et recula de surprise en reconnaissant l'un des frères Girodias.

— A lui faire dire? — Non. A lui dire moi-même. — Ah!

Le concierge hésitait, très embarrassé. — Je vais rendre compte de votre demande à madame la duchesse... d'abord.

— Soit. Le concierge s'éloigna. Il fut longtemps avant de revenir. Il avait prévenu madame de Villifort, puis Colette. Colette, très surprise, ne savait que faire.

Elle demanda conseil à la duchesse. Edith finit par lui dire: — Il faut recevoir ce jeune homme... apprendre ce qu'il veut.

Mais en même temps, Edith montait chez le marquis de Virez et lui rendait compte de ce qui se passait. Lorsque Gaston Girodias entra au salon, il trouva non seulement la jeune fille, mais le marquis l'attendant.

plus basse et profondément émue. Le marquis avait pris place dans un fauteuil.

Pour ne pas les gêner, il tourna le dos comme indifférent, n'étant là en réalité que pour rassurer la jeune fille par sa présence, et lui indiquant ainsi qu'elle allait être libre de ses paroles, libre de ses actes et libre de sa volonté.

Les deux jeunes gens restaient debout. Toutes les fenêtres du salon étaient ouvertes. Les parfums des fleurs, les senteurs forestières arrivaient là.

Et machinalement, Colette ayant tourné les yeux vers le jardin, aperçut la silhouette du duc Horace, là-bas, vers la grille. Horace venait d'apprendre, par sa mère, la visite de Gaston. Il était inquiet... d'une inquiétude vague... sans motifs.

Pourquoi cette visite? A continuer.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O. 41 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND TROISIÈME PARTIE.

L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERTIS LE RÉCIT DE NINA

senter chez elle. J'eus quelque peine à être admise en sa présence et tout d'abord elle se montra fort hautaine à mon égard. Mais à quelques allusions que je glissai dans la conversation elle s'humanisa. Moi et Clemens nous avions notre plan. Ce qu'il visait, c'était d'obtenir ses entrées dans les familles les mieux posées de la ville et, couvert d'un semblant de respectabilité, d'opérer dans ce cercle pour la rançonner, se servant de tous les rancœurs, voire même de toutes les colomnies. Mais, pour mettre en coupe réglée la société de Chicago, il avait besoin d'un auxiliaire, et ce fut alors qu'il m'enjoignit d'entrer comme dame de compagnie chez Aurora Burley.

— Je m'étonne qu'elle y ait consenti.

— Oh! il y eut du tirage et les choses faillirent même se gâter! Mais elle me vit si résolue, si bien armée contre elle, si déterminée à la perdre, qu'elle fit de nécessité vertu. Ce fut la chose la plus étrange que notre réunion sous le même toit et si j'avais le cœur à la gaieté, je crois que j'en rirais encore. Elle me haïssait de la haine qu'un patient peut vouer à son bourreau, mais il lui fallait ronger son frein.

Ralph Sidney était d'humeur indolente. Il se lassait d'elle. Elle chercha à le ramener par tous les moyens. Le sachant lié avec Clemens, elle attirait celui-ci,

avait avec lui de longs entretiens. Sans aucun doute c'était toujours de Ralph qu'il s'agissait entre eux. Mais je connaissais Clemens, je le savais capable d'exploiter le dépit de cette femme. Qui sait si son but n'était pas de supplanter celui dont il avait mission d'épier les démarches et dont il ne se faisait pas faute de dévoiler les trahisons? Cela, je ne pouvais l'admettre. J'avais volontairement fermé les yeux sur l'inconduite d'Aurora tant que cette inconduite ne m'avait causé aucun préjudice. Da jour où je compris que j'étais menacée dans ce qui m'était le plus cher, je jugeai prudent d'arrêter les frais. Je savais qu'entre elle et moi Clemens ne balancerait pas une minute; pour moi malheur j'aimais cet homme et je ne voulais permettre à personne au monde de me l'enlever. C'est alors, continua miss Annine que je connus toutes les tortures de la jalousie. Je ne pouvais me contraindre assez pour que miss Burley ne devint ce qui se passait en moi. Excédée de mes reproches, exaspérée de se sentir sous ma surveillance, elle résolut à tout prix de se débarrasser de ma personne. Je feignis de céder — et lui déclarai que, moyennant dix mille dollars, je cesserais désormais de l'inquiéter. Je ne supposais pas qu'elle pût disposer d'une telle somme, et ma proposition n'avait

d'être but que de la mettre en face d'une impossibilité. Ce fut sur ces entrefaites que se produisit le vol chez M. Burley. Ce vol, juste au moment où la jeune fille se trouvait avoir besoin d'argent, me fit dresser l'oreille. Pourtant je n'avais encore rien reçu, si ce n'est plusieurs belles opales que m'avait dit tenir d'héritage et dont elle m'avait fait présent, croyant sans doute de cette façon me faire patienter.

Jocelyn ne put réprimer un mouvement. Quant à Gordon, plus directement intéressé, il s'était instinctivement rapproché.

— Pour en revenir à ce vol, reprit Miss Annine, ce fut sans doute pour en rechercher les auteurs que M. Gordon se présenta pour la première fois à l'hôtel Burley?

Gordon fit un signe affirmatif. — Eh bien! ce jour-là, je puis affirmer qu'Aurora l'échappa belle. C'est par moi qu'elle fut arrêtée et que, prévenue de l'arrestation, elle fut l'écarter à force d'habileté. J'étais au salon, lorsque Ralph Sidney amena son ami. Je le reconnus immédiatement, l'ayant vu précédemment à New York.

— Vous m'avez vu, moi! exclama Gordon auquel la surprise venait d'arracher ce cri. — Et je vais vous rappeler dans quelles circonstances. Vous savez-vous que de vos diamants connus à l'Aiba-